

# NOTICE

SUR

## UNE DENT DE RHINOCÉROS

TROUVÉE A GOMMELANGE SUR LA NIED;

LUE A L'ACADÉMIE PAR M. VICTOR SIMON.

---

MESSIEURS,

A la dernière séance de l'ACADÉMIE, j'ai appelé votre attention sur les progrès immenses que la Géologie a faits depuis environ 15 ans, et je vous ai laissé entrevoir quelle influence elle exercerait dans quelques années sur la philosophie, les sciences naturelles et l'industrie. Bien pénétré de cette pensée, je me ferai, en toutes circonstances, un devoir de signaler à l'ACADÉMIE tous les faits géologiques que notre pays présente, afin qu'ils ne soient point perdus pour la science, et qu'un jour, en recourant à nos annales, on puisse recueillir une foule de citations qui se rattachent à son vaste ensemble.

C'est pour m'acquitter de cette obligation, qu'aujourd'hui je donne connaissance à l'ACADÉMIE d'une découverte qui fut faite, il y a plusieurs années, à Gommelange, sur les bords de la Nied. En creusant les fondations d'une maison, on trouva les débris d'un squelette de très-grande taille; on les laissa sur place, et seulement un homme du lieu, que je crois être le propriétaire de cette maison, recueillit une dent qu'il remit à M. le baron MARCHANT notre confrère, auquel j'exprime mes remerciemens pour la communication de ce fait intéressant et de la dent que je mets sous vos yeux. Cette découverte

indique un fait semblable en tout à celui de Louvigny (1) : le gisement est près des rives de la Nied, comme l'autre était près des rives de la Seille ; le terrain est bien certainement de la même époque, c'est-à-dire de transport ancien, de l'époque saturnienne de Brongniart, et fait partie des terrains clysmiens ou diluviens de cet auteur. L'examen de cette dent me convainquit qu'elle a appartenu à un rhinocéros, dont la taille dut être encore plus grande que celle du premier que je vous ai indiqué. Ainsi, dans les terrains les plus modernes, toutefois antérieurs à la période jovienne, c'est-à-dire antérieurs à l'espèce humaine, se trouvent inhumés, sous des dépôts de sable et d'argile charriés par des courans plus considérables que ceux des rivières qui coulent actuellement dans nos vallées, des débris d'animaux dont il ne reste aucune tradition dans nos pays, et qui n'ont probablement pu y vivre qu'à une époque où le climat était beaucoup plus favorable à leur existence qu'il ne l'est actuellement.

Quelles causes ont pu détruire des animaux d'une taille si gigantesque ? Ce ne sont pas des occupations marines, puisqu'il paraît bien certain que les terrains dans lesquels ils se trouvent n'ont été produits que par des eaux douces qui les ont accumulés par débris et peu à peu : et d'ailleurs, si une irruption violente quelconque était venue les détruire, on ne trouverait pas leurs squelettes, et ceux-ci ne seraient plus munis de leurs défenses. Comment se fait-il donc qu'aucun de ces animaux n'ait survécu et n'ait pu perpétuer son espèce jusqu'à nos jours, pas plus que ces éléphants d'une taille si colossale ? Serait-ce un changement subit du climat ou de quelques circonstances nécessaires à la vie de ces animaux : s'ils n'ont point été détruits tous à l'instant par une irruption presque

---

(1) Voir les Mémoires de l'Académie, 1830-1831, page 24.

subite, ce que je suis peu porté à admettre, je me crois autorisé à penser que ces deux cas ont dû surtout influencer sur leur disparition. A l'époque où ils vivaient, le volume des eaux douces était très-considérable, ainsi qu'on peut en juger par la largeur des bassins et par les vastes dépôts qui les ont comblés; et sur les rives croissaient probablement des plantes propres à la nourriture de ces animaux, plantes que le changement d'état des lieux, joint à celui du climat, a pû faire disparaître.

Pour donner à l'ACADÉMIE la confirmation de ce que j'avance relativement aux bassins de cette époque, je me bornerai à lui citer un fait. Il existe dans l'arrondissement de Briey un ancien bassin qui est indiqué par les sables que j'ai trouvés à Moncel, Tichémont, Labry, Auboué, sur les deux sommités des côtes qui dominant aujourd'hui les rives de l'Orne, entre Auboué et Homécourt. Ce bassin, ainsi que l'atteste sa forme, encore bien visible sur les deux rives, pouvait avoir un kilomètre dans sa plus grande largeur; ses eaux déposèrent : 1° une couche de poudingues, composée de grains arrondis de fer hydroxidé très-argileux, dont les plus gros sont avellanaires, et qui sont réunis par un ciment de spath calcaire; 2° une couche de galets calcaires non agglutinés; 3° une couche d'argile; 4° des galets dans le même état que les précédens; 5° un dépôt d'argiles très-sableuses, contenant des noyaux calcaires très-blancs, tendres et pugillaires; 6° enfin une autre couche de galets. Ce dépôt a une puissance d'environ 4 mètres, tandis que ceux de la Seille atteignent jusqu'au-delà de 12 mètres. Tous les galets sont d'un faible volume, les plus forts ont environ six centimètres de longueur; ils sont confondus avec des fossiles roulés, dont on rencontre les semblables dans la contrée environnante, c'est-à-dire appartenant tous à la formation oolitique. Ainsi, voilà un large bassin dont le courant dut

être peu rapide; peut-être même existait-il en ces lieux un lac dont une partie a été remblayée par les dépôts que j'indique, et qui sont absolument de la même période que ceux de la Seille et de la Nied, où l'on trouva aussi, dit-on, de gros ossemens; ses rives, probablement alors boisées d'autres plantes que celles qui y croissent maintenant, durent assurer une retraite à ces animaux qui habitent les bords des eaux.

Le bassin dont il s'agit nous indique la haute antiquité des temps où vécurent ces animaux, qui, par les successions géologiques, semblent avoir cessé depuis si peu de temps de vivre sur notre sol. Depuis cette époque, la vallée de l'Orne, où se trouvent aujourd'hui les jolis villages d'Homécourt, de Moyeuve, de Rosselange, etc., a été creusée en grande partie, et les eaux de cette rivière sont aujourd'hui à au moins 47 mètres au-dessous du gisement des sables que j'ai cités. Si on observe les profondes et nombreuses sinuosités de cette vallée, les masses de rochers de calcaire à polypiers, roches extrêmement dures, qui ont été sciées par les eaux et ont formé différens barrages et plusieurs cataractes, avant l'existence des coteaux que l'on voit aujourd'hui isolés dans le fond de la vallée, l'imagination se confond et l'on ne sait plus quelle date attribuer à l'existence de ces animaux, dont les dents s'offrent cependant encore à nos yeux dans un si bel état de conservation, qu'il semble que leur enfouissement n'ait eu lieu que depuis quelques mois.

Un jour, peut-être, la géologie sera-t-elle assez avancée pour assigner à ces débris d'animaux des époques plus précises; cependant elles ne pourront être déterminées que par des rapprochemens, puisqu'il est constant que toutes ces grandes scènes se passèrent avant que l'homme existât. Empressons-nous donc, pour aider à l'établissement de ces hautes conceptions, de mettre à la disposition de la science tous les faits intéressans qui se présenteront à nos observations.